

Poètes, vos chantiers !

LE MONDE CULTURE ET IDEES | 24.10.2013 à 16h08 • Mis à jour le 24.10.2013 à 16h22 |

Par *Stéphanie Lemoine*



Cernée de palissades, la zone d'aménagement concerté (ZAC) du Plateau, à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne), pourrait presque passer pour un chantier banal. Depuis 2007, Stefan Shankland, artiste plasticien, y accompagne la construction d'un millier de logements au gré d'une « recherche-action », financée par la mairie et déployée sur dix ans. L'idée ? « *Intégrer l'art à la ville en transformation* » grâce à la mise en oeuvre d'un projet HQAC, « haute qualité artistique et culturelle ».

Le projet, baptisé Trans305, a pour vocation d'ouvrir le chantier au public à l'occasion de performances, d'expositions ou de visites guidées. L'installation de panneaux d'information en bordure du site - obligation réglementaire pour l'aménageur - devient ainsi l'objet d'un travail avec un graphiste et des étudiants en art, à l'issue duquel les « signes » créés ont été inaugurés publiquement.

APPROCHE TRANSDISCIPLINAIRE

L'an dernier, un atelier pensé comme un incubateur a également été aménagé en lisière de la ZAC par le collectif d'architectes YA + K (prononcer « y a plus qu'à »). D'avril à juin, ce lieu a accueilli plusieurs ateliers invitant artistes, riverains ou apprentis designers à concevoir des prototypes de mobilier urbain. « *Stefan permet aux ouvriers, aux promoteurs, aux riverains, aux travailleurs sociaux, de se rencontrer et d'évoluer dans leur pratique, explique Etienne Delprat, de YA + K. C'est dans cette relation que les choses se jouent.* »

(Seine-Saint-Denis), Bellastock mène un projet comparable sur le chantier de l'écoquartier fluvial. Ce jeune collectif d'architectes fabrique, sur le site, des prototypes de mobilier urbain à partir de matériaux issus de la démolition. Comme eux, un nombre croissant de collectifs et d'artistes ont fait de la ville leur espace de création. Certains sont architectes, paysagistes ou designers. D'autres viennent du théâtre de rue ou des beaux-arts. Les plus jeunes n'ont pas 30 ans. Ils forment une nébuleuse aux contours flous, mais dont les acteurs se connaissent et s'associent au fil des projets. Tous revendiquent une approche transdisciplinaire de leur pratique et plaident pour que la création soit davantage associée à l'aménagement du territoire.

LE RAPPORT ENTRE ART ET TERRITOIRE

A priori, une telle revendication n'a rien de très neuf : que ce soit avec la commande publique, le théâtre de rue ou même le street art, la culture a toujours investi l'espace urbain. Mais chez ces créatifs, c'est l'aménagement lui-même, entendu comme processus de transformation d'un espace, qui forme le sujet et le matériau de l'oeuvre. Il ouvre sur des événements ou des réalisations, souvent éphémères, dont l'enjeu est d'accompagner la requalification d'une friche industrielle, la rénovation d'un quartier dans le cadre de l'Agence nationale pour la rénovation urbaine (ANRU) ou l'aménagement d'un espace public. L'intervention consiste alors à préfigurer le projet urbain et à occuper l'intervalle qui le sépare de sa mise en oeuvre... « *Il s'agit de questionner ce que l'art fait au territoire, mais aussi ce que le territoire fait à l'art* », résume Maud Le Floc'h, urbaniste scénographe et directrice du pOlau - pôle des arts urbains - une résidence artistique tourangelle se consacrant aux liens entre création et urbanisme.

« Questionner ce que l'art fait au territoire » revient évidemment à mettre en question la façon dont la ville s'élabore. Les interventions dans l'espace urbain tournent le dos à un demi-siècle d'urbanisme fonctionnel et de rationalité technique, auxquels elles opposent l'inventivité, le partage, l'exploration sensible et la subjectivité. Depuis 2003, Laurent Petit, ingénieur venu sur le tard au théâtre de rue, s'attache à « psychanalyser » les villes dans le cadre de l'ANPU - « Agence nationale de psychanalyse urbaine ». Après avoir couché les habitants sur le divan, il livre son diagnostic au gré de performances potaches, si possible en présence des élus, où l'identification d'un PNSU (« point névro-stratégique urbain ») conduit à l'élaboration d'un TRU (« traitement radical urbain ») pouvant prendre la forme des ZOB (« zones d'occupation bucolique »). Pour l'artiste, ces pseudo-conférences

un territoire avec des règles de trois, explique-t-il. Nos interventions sont un outil poétique qui permet d'insuffler au projet urbain un peu d'enchantement, de poésie et d'irrationnel. »

"PLAISIR DE FAIRE"

L'intervention in situ est aussi un moyen de revendiquer une participation aux dynamiques de transformation urbaine, et d'en disputer l'expertise à une poignée d'élus et d'urbanistes. D'où le caractère collectif et parfois participatif des projets. Les artistes, architectes et designers évoqués ont en commun le refus des hiérarchies - ce dont atteste l'organisation en collectifs, avec ce qu'elle suppose d'horizontalité. *« Dans les années 1960, le collectif voulait prendre le pouvoir, rappelle l'architecte Patrick Bouchain, inspirateur de nombre de ces démarches. Aujourd'hui, il s'envisage davantage comme une délégation du politique et pointe la crise de la démocratie représentative. »* La plupart se gardent cependant de politiser leur démarche. *« Nous sommes une génération qui ne croit plus au politique, résume Etienne Delprat. On est plutôt dans le plaisir de faire. »*

En privilégiant le « faire », les artistes, architectes ou paysagistes engagés dans l'accompagnement des mutations urbaines mettent en cause leurs routines professionnelles. Ils revendiquent le droit de se mettre dans la position de l'usager, d'essayer, de se tromper, de recommencer, d'où leur intérêt pour les micro-architectures, la récupération, le « do-it-yourself » (« fais-le toi-même »), l'éphémère. En cela, ils sont les héritiers de Patrick Bouchain ou de Lucien Kroll, et perpétuent l'idée d'une architecture qui s'invente au fil des discussions avec les usagers, sans plan prédéfini. *« Nous ne sommes pas contre les méthodes classiques de la maîtrise d'oeuvre, mais nous en inventons de nouvelles », résume Miguel Georgieff, du collectif de paysagistes et d'architectes Coloco.*

DIMENSION RÉSOLUMENT EXPÉRIMENTALE

Leur dimension résolument expérimentale pourrait expliquer que ce type de démarche soit de plus en plus souvent appelé en renfort du politique, a fortiori dans les contextes dits « sensibles ». Pour requalifier le centre-ville mal cousu de Vitrolles (Bouches-du-Rhône) et flouter au passage l'image catastrophique dont la commune pâtit depuis qu'elle a servi de laboratoire au FN, le maire socialiste Loïc Gachon s'est associé à Gabi Farage, membre récemment disparu du collectif de création Bruit du frigo. Ce dernier a conçu un vaste projet de développement culturel : « Vitrolles échangeur ».